



(sous la dir.) FLORIAN HOUSIER, *Le sport à l'adolescence. Entre violence et sublimation*, Editions In Press, 2017, 152 pages, 18 €

Adrien Blanc

DANS **LE CARNET PSY 2018/2 N° 214**, PAGES II À II
ÉDITIONS **LE CARNET PSY**

ISSN 1260-5921

DOI 10.3917/lcp.214.0014b

Date de mise en ligne : 05/03/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2018-2-page-II?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Le Carnet Psy.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Bloc-notes

VINCENT ESTELLON

Les folies compulsives

Editions Dunod, 2017,

274 pages, 27 €

« *C'est plus fort que moi !* » : ce cri du cœur ouvre la réflexion résolument contemporaine de Vincent Estellon sur les folies compulsives, ces singulières folies qui condamnent d'autant plus drastiquement le sujet à un « faire » que jamais la satisfaction n'est susceptible de venir en interrompre la démesure. La force de ce livre tient dans son objet même : interroger la compulsion, cet agir irrésistible, indépendamment de son ancrage nosographique traditionnel, que celui-ci penche du côté des TOC de la névrose obsessionnelle ou du côté des problématiques addictives propres aux états-limites. En isolant la compulsion des profils psychopathologiques auxquels elle est généralement associée, Vincent Estellon en renouvelle totalement l'approche au point de faire de l'agir compulsif l'un des troubles symptomatiques de notre post-modernité capitaliste avide d'imédiateté et de consommation.

Les questions liminaires de l'introduction ouvrent des possibles que le livre parcourt ensuite avec une détermination et une précision remarquables : « Dans cette prise impliquant l'envahissement intrusif d'un territoire psycho-corporel, où est le sujet ? Où est l'objet ? Qui est l'envahisseur ? Qui est le résistant ? Où est l'enfant ? Où est l'adulte ? Peut-on entendre dans ce combat intérieur l'écho lointain d'une scène de ménage entre l'adulte et l'enfant ? ».

D'emblée, le conflit entre Œdipe et Narcisse, entre libido objectale et libido narcissique est posé : la part



narcissique de la crise compulsive est ce qui rend son traitement analytique particulièrement épineux. D'emblée aussi, l'importance du corps est affirmée : la compulsion s'empare du corps pour le pousser à l'action dans une quête toujours plus éperdue que l'auteur nomme avec justesse des « extases négatives ».

Enfin, la situation anthropologique fondamentale, celle qui met en situation un adulte et un *infans*, forme le cadre d'une réflexion métapsychologique rigoureuse qui reconstruit l'histoire des folies compulsives à partir des aléas des relations précoces et de leurs destins cliniques.

Comme Catherine Chabert le note à juste titre dans sa préface, l'ouvrage « porte sur la psychopathologie des limites, comprises d'emblée dans une dialectique qui en assure la valeur dynamique, et non comme un état qui viendrait désigner voire statuer l'identité d'un sujet ». En effet, tout est dynamisme, mouvement, plasticité, rebond dans la pensée de Vincent Estellon. Aucune lourdeur, aucune rigidité, aucune normativité. Son écriture, légère et agile comme un chat, bondit d'une idée à une autre sans effort, pleine d'une insatiable curiosité et d'une belle audace théorique et clinique. Ainsi n'hésite-t-il pas à mettre en scène en le théâtralisant le conflit qui se noue entre les instances topiques au cœur du rituel obsessionnel compulsif : « Surinvesti et sur-érotisé dans les périodes de la vie quotidienne, cette part essentielle de l'efficacité de l'administration du Moi se voit ici non seulement disqualifiée mais également humiliée : "Toi qui croyais tout maîtriser, tout gouverner, tout administrer, te voilà spectateur de ton propre impouvoir (...) Tu n'as cessé de refuser le plaisir de la sexualité ? Hé bien tu vas jouir, la sexualité vengeresse va venir envahir tes portes, tes verrous, tes objets inanimés". Le Moi impuissant, est devenu l'otage d'une scène de ménage entre le Ça et le Surmoi, à cette différence près que pour parvenir à ses fins, le Ça s'est déguisé en Surmoi ». Cet art du dialogue, de l'image ou de la mise en scène n'est jamais chez l'auteur illustration ou prélude à la construction théorique conceptuelle. Il s'agit toujours au contraire de chercher d'autres voies pour appréhender et rendre compte de la complexité psychique. Avec par moments un tranchant que seul l'humour

volontairement non protégés) dont les activités sexuelles, souvent accompli sous drogues, est « le seul sport » ; Jules, patient toxicomane aux deux visages, élégant dandy côté pile et « Jules cendrier », hâve et hagard, côté face. Les cures analytiques de ces patients, superbement restituées, mettent en évidence le rôle central d'un « axe bouche-anus » qu'il faudrait sans arrêt combler, boucher, dans une activité qui certes déjoue la castration et la peur du vide, mais qui fait surtout du pénis fétichisé le seul rempart contre une passivité originelle offerte à l'emprise et à la destructivité : « Chaque frustration rencontrée dans la vie nécessite l'incorporation urgente orale du pénis réparateur, après quoi, les tensions s'apaisent pour un temps jusqu'à la survenue envahissante du prochain sentiment de vide. La libido orale apparaît comme prédominante, compulsive, inlassable, et inévitablement insatisfaisante ».

La mise au jour de ces fantasmes organisateurs passe toujours par l'analyse des enjeux transférentiels propres à chaque cure et il y a chez l'auteur une étonnante sincérité, notamment dans l'analyse des ressentis contre-transférentiels de l'analyste aux prises avec des patients limites : « Je ne parvenais plus à écouter, peut-être parce qu'elle donnait trop à voir, son discours étant saturé d'images pornographiques les plus crues. Je me vivais comme enfermé, prisonnier d'une écoute forcée qui semblait confisquer mon activité associative, comme mis en veille de ma sensibilité ou de ma capacité à entendre avec l'impression d'être absent à moi-même. Souvent, après ces séances, j'étais accablé d'une sensation de pesanteur massive, comme si mon corps était endolori après avoir subi un choc, incapable d'articuler un mot, avec parfois une boule dans la gorge ou dans le ventre ». Très attentif à ses propres

sensations contre-transférentielles comme à celles de ses patients, Vincent Estellon accepte d'entendre ces folies du corps que sont les compulsions, quand il faut sans relâche « gesticuler dans le vide, toucher, ordonner, nettoyer, fermer/ouvrir, se laver, se scarifier, s'automutiler, suçoter, se remplir/se vider ». Au sein de tous ces agirs, il note la soumission du corps à l'empire des pulsions partielles dans une « dynamique auto-érotique régressive » qui refuse la suprématie de la génitalité. C'est finalement la place accordée ou plutôt refusée à l'objet qui sera le gradient de l'agir compulsif, jusqu'au paradoxe qui voit chez le *sex-addict* un phobique de la sexualité : « Pris dans l'idéal narcissique du "je peux tout tout seul", le *sex-addict* ne veut rien savoir de l'autre sinon d'en tirer quelques sensations. Organes, peaux, corps coupés de leur histoire, des rencontres deshumanisées lui suffisent ».

Il y a chez cet auteur une réelle ouverture au nouveau dans la clinique et dans la théorie. Cette curiosité insatiable trouve dans la création artistique une infinité de formes inédites susceptibles de poser les linéaments d'un sens qui reste toujours ouvert, dans le refus d'un savoir clos et totalisant. Le cinéma, la littérature, la musique sont, comme les patients, des interlocuteurs pour penser l'impensable, pour tenter de saisir ce qui se dérobe. Son livre déborde d'hypothèses, de constructions, de remarques, voire de prises de position ouvertement polémiques. Vincent Estellon n'a pas peur de penser et n'a pas peur de ce qu'il pense. Il est libre, autant qu'on peut l'être.

Isée Bernateau
Maître de conférences de
Psychologie Clinique
Université Paris Diderot

FLORIAN HOUSSIER

(sous la dir.)

Le sport à l'adolescence.

Entre violence et sublimation

Editions In Press, 2017,

152 pages, 18 €

Sous la direction de Florian Houssier, avec la participation de Jean-Marie Brohm, Vincent Cornalba, Aziz Essadek, Philippe Gutton, Laetitia Petit et Stéphane Proia.

« L'adolescent en souffrance trouve une issue dans le sport » est la thèse que les auteurs proposent de déployer et de questionner durant l'entière durée de l'ouvrage collectif à travers des chapitres historiques, cliniques ou métapsychologiques rebattant les cartes habituelles opposant activité musculaire et voie mentale afin de poser les bases d'un possible débat dialectisant « l'issue » dans le sport, ne pouvant se résumer à une bipolarité opposant violence et sublimation. Ainsi, l'ouvrage fait la part belle aux processus pubertaire et adolescents chers à Gutton, ancrés dans une clinique contemporaine et en lien avec des séquences cinématographiques, tout en les articulant à la redécouverte de l'infantile à l'adolescence... Sans oublier que le sport est également politique (et polémique), inscrit dans le social et dans l'Histoire des hommes et qu'il doit se questionner, se rencontrer en prenant en compte la dimension de la figure du « héros » populaire magnifiant les transformations et les liens aux idéaux grandioses et aux figures parentales ainsi que comme médium pour rencontrer l'autre, allié et adversaire, mais nécessairement un autre soi.

Dans cette perspective, nous retrouvons débattus les rapports entre l'adolescent en souffrance et en proie à un processus de

Bloc-notes

sentiments homophobes dans le sport où cette dimension semble également puiser dans des contraintes idéologiques et sociétales à une époque où de plus en plus de grands sportifs font un *coming out*.

Si sublimation il y a... elle ne semble pas libre et créatrice mais conditionnée par une structure institutionnelle et sociétale s'imposant au sportif et venant s'articuler ou se conflictualiser avec son identité et ses identifications en cours de déploiement et rencontrer les dimensions latentes, familiales ou œdipiennes de l'investissement sportif et du choix, tant sportif, relationnel que sexuel.

Retenons que l'ouvrage, tout en posant des bases à de futurs travaux, recherches et théorisations, aborde – et c'est toute son originalité et sa puissance – les conditions et les risques de l'investissement et du choix à l'adolescence d'un sport, alors que l'effraction du pubertaire et les enjeux adolescents apparaissent au grand jour dans le développement et l'investissement du corps, dans la construction de sa subjectivité et dans son rapport à l'autre, qu'est l'adversaire, mais que sont aussi ses groupes d'appartenances et ses parents. L'ouvrage invite ainsi à repenser le sport comme un objet intermédiaire au sens plein du terme, entre soi et les parents, potentiellement créatif et symbolisant, en posant les risques et les conditions propices à un travail pour le moins dégageant voire sublimatoire.

Adrien Blanc

Psychologue clinicien, Docteur en psychologie, CMP Compoint

**DRINA CANDILIS,
MICHEL DUGNAT**
(sous la dir.)

**Bébé Sapiens.
Du développement
épigénétique aux mutations
dans la fabrique des bébés**

Editions Erès, 2017,
480 pages, 28 €.

A l'heure où beaucoup d'entre nous sommes lassés des combats stériles entre les partisans des neurosciences *versus* ceux de la psychopathologie et de la psychanalyse, il fait bon lire un tel livre. Une telle somme devrais-je dire !

L'initiative de Drina Candilis Huisman et de Michel Dugnat de réunir à Cerisy (en septembre 2015) l'ensemble des auteurs pour nous aider à y voir plus clair dans les possibilités offertes aujourd'hui par les articulations entre les avancées magnifiques des sciences biologiques, et notamment celles de la génétique moderne, et les avancées moins spectaculaires mais néanmoins effectives des sciences médicales et humaines, est tout simplement un événement. Dans leur introduction à deux voix, ils posent le cadre et les enjeux de cette rencontre historique et nous invitent à ouvrir nos esgourdes et nos esprits à la nécessité de cette nouvelle épistémologie. Il est grand temps de s'engager dans une nouvelle voie qui consiste à se raconter les uns aux autres -et à s'écouter les uns les autres-, les pistes de recherches engagées, les résultats acquis sans forfanteries ni hyperboles, à accepter les points de vue des autres disciplines sur les nôtres, et à faire accepter les nôtres sur les leurs. Cette nouvelle forme de narrativité, trempée dans le réel de la clinique, de la recherche et des expériences qui en résultent, peut nous aider puissamment à construire de nouvelles manières de penser les



rencontres avec les bébés, leurs parents et tout ce qui peut leur arriver.

Cet ouvrage est constitué de six grandes parties qui déclinent tour à tour les aspects de ce travail colossal à entreprendre de façon pluridisciplinaire. La première *Où commence l'humain ?* reprend les grandes questions philosophiques, anthropologiques, éthiques et médicales posées par les interrogations vertigineuses annoncées. Les bouleversements contemporains mettent en question les certitudes antérieures et la grande découverte des qualités et compétences du fœtus permet de proposer avec Paul Cesbron, René Frydman, François Farges, Dominique Memmi et Denis Mellier des hypothèses de travail stimulantes pour tenter d'y et d'en répondre.

La deuxième partie est consacrée aux *Nouvelles perspectives développementales et épigénétiques*. Elle constitue sans doute

décrit par Dolto. Drina Candilis Huisman, dans une synthèse très érudite des travaux littéraires portant sur les petits enfants, évoque les grandes figures d'Homère, de Shakespeare, de Rousseau, de Balzac et de beaucoup d'autres, en montrant comment on peut y lire les « préoccupations sociétales primaires » relatives à chaque époque. Sylvain Missonnier et Serge Tisseron, quant à eux, font état de leurs travaux respectifs sur le virtuel (un rituel de deuil séculier : les stèles virtuelles sur internet) et sur les écrans en général (le jeune enfant otage des écrans).

Enfin, une dernière partie présente un tableau des politiques de la périnatalité et de la petite enfance, non seulement en France avec Françoise Molénat et le plan périnatalité dont elle est en grande partie l'auteure, avec Anne Laure Sutter qui se penche sur l'environnement sociétal du bébé, notamment à partir de son expérience des soins psychiques en périnatalité, avec Marc Juston

et les questions liées aux problématiques de séparations, avec Bernard Topuz et l'avenir de la PMI, avec Sylviane Giampino, présidente du conseil de l'enfance qui souhaite transmettre, sensibiliser, interpeller, s'interroger de façon à porter le *bébé sapiens* dans les discours publics, mais aussi internationalement avec Miri Keren, *past*-présidente de la WAIMH Internationale, qui n'a eu de cesse de développer au sein de cette importante association scientifique les questions inhérentes au bébé d'aujourd'hui.

Le dernier chapitre de ce remarquable ouvrage est cosigné par Michel Dugnat et Drina Candilis Huisman, accompagnés de Laure Le Treut, Jokthan Guivarch, Frédérique Gignoux-Froment et François Poinso. Il est intitulé *En pratique, que pouvons nous faire ensemble en périnatalité ?* Il reprend un certain nombre d'éléments du livre, mais en les croisant avec les réalités contemporaines révélées par les chiffres et les expériences diverses en proposant de s'appuyer sur les

plus significatives d'entre elles, pour faire évoluer une vraie politique de la petite enfance et de la périnatalité. Cet appel à une conjonction des forces pluridisciplinaires et à une mise en réseau des intelligences me semble être une nécessité absolue pour tous ceux qui s'intéressent à ces problématiques contemporaines essentielles, car un bébé représente pour ceux qui l'accueillent le futur de notre présent. Si l'on veut que notre vaisseau Terre soit vivable pour tous les bébés à venir et les adultes qui les « élèvent », il est plus que temps de se consacrer à des politiques constructives dignes de ce nom pour ce faire. Et cet ouvrage formidable peut y contribuer grandement. Merci à Drina Candilis Huisman et à Michel Dugnat d'avoir osé en rêver, et d'avoir eu le talent de le réussir.

Pr Pierre Delion
Professeur à la Faculté de
Médecine de Lille 2,
Psychanalyste